Tripoli, vers l'effacement de l'africanité de la capitale libyenne ?

Olivier Pliez

▶ **To cite this version:**

Olivier Pliez. Tripoli, vers l'effacement de l'africanité de la capitale libyenne ?. Migrations Société, 2006, 18 (107), pp.199-209. halshs-03551912

HAL Id: halshs-03551912
https://shs.hal.science/halshs-03551912

Submitted on 11 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tripoli : vers l'effacement de l'africanité de la capitale libyenne ? In. : Migrations Société : Migrants de passage, vol. 18, 107, 2006. - p. 199-209

TRIPOLI : VERS L'EFFACEMENT DE L'AFRICANITÉ DE LA CAPITALE LIBYENNE ?

Olivier PLIEZ

Chercheur au CNRS, CEDEJ (Centre d'études et de documentation économiques, juridiques et sociales), Le Caire.

Depuis la fin des années 90, la Libye a lancé un processus de règle- ment de ses contentieux internationaux avec les États-Unis, l'Union européenne et l'ONU afin d'obtenir la levée de l'embargo qui pesait sur le pays. Beaucoup a été dit sur le sujet par les observateurs de la région[11]. Or, l'une des dernières conditions posées avant la levée définitive de ces sanctions internationales a porté sur la question dite de la "migration de transit" des Africains subsahariens qui traversaient le Sahara, puis les détroits maritimes afin de se rendre clandestinement en Europe. Le dossier a remis la Libye sur le devant de l'actualité dans des termes peu conformes avec l'image que ses dirigeants veulent en donner à l'étranger, posant à la fois la question de la teneur de la coopération qui s'établit avec l'Europe et des conditions de vie des migrants dans le pays.

Cette question, largement médiatisée au rythme des drames et débattue[2], entérine l'identification du littoral tripolitain comme plaque tournante migratoire pour des milliers de personnes entre l'Afrique et l'Europe, au même titre que les enclaves espagnoles et plus récemment les îles Canaries. Cependant, le prisme euroméditerranéen fait perdre de vue l'importance des flux migratoires et marchands qui lient de manière croissante les deux rives du Sahara, mais aussi l'Afrique aux places marchandes asiatiques. Nous tenterons de saisir ces dynamiques invisibles en proposant un aperçu de la capitale libyenne, attentive aux changements observés au sein même du tissu urbain, alors que les pouvoirs publics gomment tous les liens visibles de l'africanité de la Libye si prégnante durant les années 90 pour transformer Tripoli de capitale d'État "paria" en vitrine d'une Libye en voie de réintégration au sein de la communauté internationale[3].

Aperçu, les trois médinas et leur prolongement

Les changements en cours, et surtout les choix qui les sous-tendent, ne sont réellement perceptibles qu'à la condition d'avoir observé la capitale libyenne avant et après la levée de l'embargo : les affiches de propagande les plus "dures" ont disparu, plus d'avion américain broyé par le poing fermé de Muammar al-Kadhafi ; moins de slogans, seul

---

[1] Cf. MARTINEZ, Luis (coordonné par), "La Libye après l'embargo", Maghreb-Machrek, n° 170, octobre-décembre 2000, pp. 3-65 ; PLIEZ, Olivier (sous la direction de), La nouvelle Libye : sociétés, espaces et géopolitique au lendemain de l'embargo, Paris: Éd.Karthala, 2004, 240p.; DAGUZAN, Jean-François (sous la direction de), "Libye : vers le changement ? Multiples facettes d'une modernisation proclamée", Maghreb-Machrek, n° 184, été 2005, pp. 10-77.

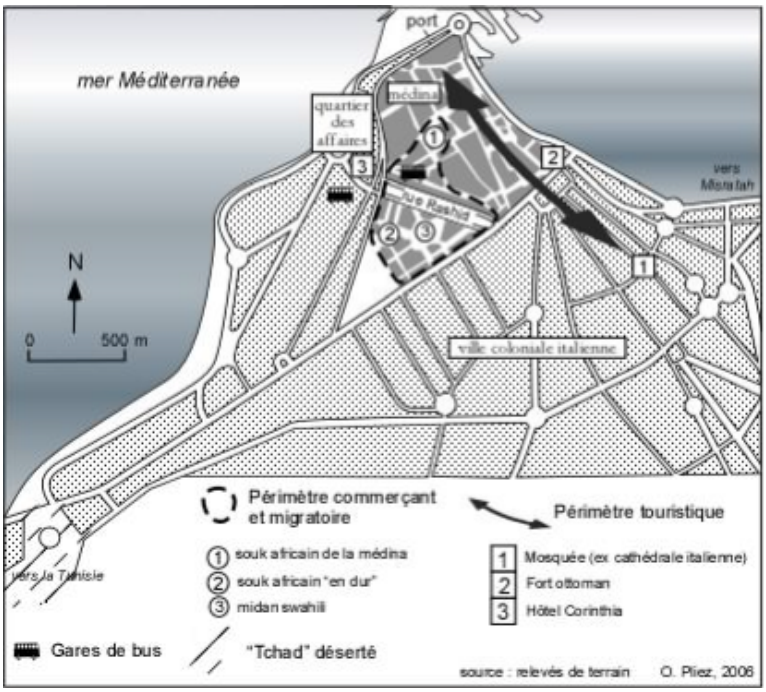
[2] Cf. BREDELOUP, Sylvie ; PLIEZ, Olivier (coordonné par), "Migrations entre les deux rives du Sahara", Autrepart, n° 36, 2005, pp. 3-182.

[3] Les informations qui suivent ont été collectées à l'occasion d'une mission effectuée en Libye en 2005, vérifiées lors d'un bref séjour à Tripoli en 2006. Les conditions ne sont pas encore réunies pour conduire une véritable enquête sur ce sujet en Libye, et de ce fait nous avons pris le parti de comparer les situations observées lors de séjours effectués en 1999 et en 2000 avec la situation actuelle.
Révolution libyenne.

l'incontournable « la révolution de el Fatah continue »[44] est bien présent ; moins d'affiches des lauréats du prix Kadhafi des droits de l'homme. Tripoli se police, donne lentement à voir une autre image. À leur place, les publicités fleurissent et attestent du lent glissement de la Libye du dogme révolutionnaire à l'option libérale et du tourisme. Sur les panneaux Kadhafi trône toujours, mais el Fatah devient au- jourd'hui « la révolution des communications », annonce le Guide entouré pour l'occasion d'antennes paraboliques.

Le Guide est présent cette fois sur d'immenses affiches sur fond de Sahara, vantant en français « l'épopée du désert » et la Grande Rivière artificielle[5]. Sur la place Verte, point nodal du centre-ville, une affiche présente toujours Kadhafi au premier plan d'une carte représentant le continent africain, mais alors que la précédente le figurait au milieu des peuples de l'Afrique, cette fois, la publicité est au service d'une compagnie d'assurances. Enfin, il y a le retour de l'anglais, modeste encore, car jusqu'à présent, en Libye, tout autre alphabet était interdit, accroissant d'autant l'impression d'altérité pour le non-arabisant de passage.

Commerçants, migrants et touristes dans le centre de Tripoli



La ville change, mais elle le fait dans un périmètre étroit, celui qui fait face à la corniche et qu'empruntent les touristes de passage, du fort ottoman à la médina en passant par la place d'Algérie, où la cathédrale italienne est devenue une mosquée en marbre. Les arcades italiennes reprennent vie ; des boutiques de produits de luxe — bijoux, matériel électronique ou vêtements — ouvrent ; des cafés internet fleurissent à chaque coin de rue.

[4] La Grande Rivière artificielle est un projet en cours de réalisation en Libye qui consiste à pomper les nappes aquifères situées à grande profondeur (entre 500 et 1500 m) sous le désert libyen et à répartir cette eau sur le parcours d'une rivière artificielle constituée d'une canalisation souterraine géante qui traverse le pays de part en part du Nord au Sud sur plus de 3000 km. Ce projet, programmé sur 25 ans, absorbe la moitié du budget libyen et est mené avec l'aide de technologies occidentales importées et de la Corée du Sud. Ce serait actuellement le second chantier au niveau mondial par son importance et son coût. La première phase représente 85 millions de m3 d'excavation et a été mise en eau le 28 août 1991. La seconde phase est intervenue en septembre 1996.

De la place Verte, qui marque la limite du Tripoli colonial, on glisse lentement vers la médina, la "ville arabe", en longeant la forteresse ottomane.

Les transformations de la rue principale de la médina permettent de prendre la mesure du décalage entre la nouvelle image de la Libye et celle qui reste encore à l'écart du mouvement. Elle se construit à l'image de ce qu'attendent les touristes de passage de leur séjour en Orient, qui retrouve des couleurs et du marbre, où les commerçants embellissent le souk des bijoutiers. Face au port, les pas de portes sont convertis en boutiques de plongée sous-marine ou de pêche ; les échoppes destinées aux touristes, les hôtels et restaurants de standing réaniment l'axe tracé au bulldozer lors de la période de l'abolition du commerce privé, à la fin des années 70. Au bout de cet axe, la silhouette du nouvel hôtel 5 étoiles libyen, le Corinthia, clôt la promenade assignée aux visiteurs et la sépare du quartier des affaires, lui aussi en plein chantier.

C'est en revenant vers l'ouest de la médina, dans le quartier com- merçant délimité par la Bab el-jedid et la Midan swahili, que l'on retrouve la vie animée, rythmée par le départ des bus et des taxis chargés de migrants vers la Libye, la Tunisie, l'Égypte... Mais en prenant vers l'intérieur nord de la médina, l'image touristique "tunisienne" dominée par le blanc des murs en chaux et le bleu des volets des maisons s'estompe et laisse place à la médina "habitée", très dé- gradée. Les enfants courent, jouent avec les moutons qui paissent dans les rues défoncées ; les vides interstitiels sont souvent constitués des ruines de maisons qui se sont effondrées et qui ont alors bien souvent été transformées en dépôts d'ordures. Vivent ici des familles libyennes de condition modeste ou bien des étrangers qui trouvent à se loger pour environ 150 dinars par mois (95,12 €). Progressivement, on croise à nouveau des Africains.

Médina - rue Rachid : la construction d'une place marchande transnationale

Tripoli renoue avec sa vocation de port méditerranéen et de place commerçante née de sa situation à la confluence des flux migratoires et commerçants entre le Sahel et l'Afrique du Nord, de la faible taxation des importations et de la difficulté croissante qu'éprouvent les « fourmis » migrantes[5] à commercer avec Marseille ou Gènes[6]. Ils sont donc des milliers ici, sur un sol boueux de pluies hivernales, à se croiser, à négocier, à transporter ou bricoler autour des activités de transit des marchandises venant d'Istanbul, de Dubaï ou d'Asie en attendant d'aller ailleurs. Dans ce lieu cosmopolite se croisent des Africains, mais surtout — et on le dit moins — des ressortissants des pays arabes, car au fil des années 80 et 90 la Libye a subi les effets des contre-chocs pétroliers (1985-1986), puis une marginalisation par étapes débutée en 1982 par les sanctions américaines et aggravée en 1992 par l'embargo des Nations unies.

La double conjonction d'une crise économique mais aussi politique durable a précipité l'installation d'une « économie de pénurie »[7] dont les Libyens ont été les principales victimes. En retour cette période a entraîné d'importantes recompositions sur le plan des

---

[5] En référence à l'ouvrage de TARRIUS, Alain, Les foumis d'Europe : migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales, Paris : Éd. L'Harmattan, 1992, 207 p.

[6] Cf. PERALDI, Michel (sous la direction de), Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers, Paris : Éd. Maisonneuve & Larose, 2001, 361 p.

[7] COURBAGE, Youssef, "Sur les pas de l'Europe du Sud : la fécondité au Maghreb", in : UNITED NATIONS, DEPARTMENT OF ECONOMIC AND SOCIAL AFFAIRS, POPULATION DIVISION, Completing the fertility transition, New York : Nations unies, 2002, pp. 469-482, consultable sur le site http://www.un.org/esa/population/publications/completingfertility/ RevisedCourbagepaper.PDF

flux migratoires. La dégradation de la situation économique a en effet rendu la Libye moins attrayante pour les migrants qu'auparavant, d'abord parce que la monnaie libyenne enregistre une chute de sa valeur, au point que durant les années d'embargo son cours s'inverse vis-à-vis de la monnaie de sa voisine, la Tunisie. Le rapport entre les deux dinars passe de 1 dinar libyen pour 3 dinars tunisiens à 3 dinars libyens pour 1 dinar tunisien[8].

La libéralisation économique opérée par le régime libyen en 1987, l'infitah, entraîne durant les années 90 une seconde étape de cette mutation entre les partenaires commerciaux régionaux puisqu'elle se traduit par des réformes très limitées, mais aussi par la réduction à la fois du nombre et du montant des subventions. Sur fond de privatisation du marché, les opérateurs commerciaux libyens et étrangers de Tripoli diversifient et étendent leurs sources d'approvisionnement destinées au marché national et, par voie de conséquence, aux marchés voisins.

En s'en tenant au cas du Maghreb, mieux renseigné que ceux de l'Égypte ou de l'Afrique, le fait majeur réside dans la substitution de mobilités liées au commerce transfrontalier aux migrations temporaires de travail jusque-là dominantes. L'immigration maghrébine vers la Libye, majoritairement celle des Tunisiens, est l'une des plus anciennes, des plus importantes... mais aussi de celles qui enregistrent les plus fortes variations. Ainsi, si dès les années 60 l'état des relations bi- latérales entre la Tunisie et la Libye rythme l'importance des flux d'entrées ou des expulsions[9], les expulsions de l'année 1985 constituent un tournant décisif car la fermeture de la Libye à l'immigration s'accompagne par la suite d'un essor sans précédent des flux de migrants irréguliers et surtout de produits de contrebande.

La réouverture de la frontière tunisienne en 1988 et la création de l'Union du Maghreb arabe (UMA) en 1989[10] marquent les retrouvailles entre les deux pays et surtout la possibilité pour les migrants de circuler plus facilement[11]. Mais entre 1990 et 1999, les transferts de fonds officiels depuis la Libye vers le reste du Maghreb s'érodent, passant de 446 millions de dollars en 1990 à 198 millions de dollars en 1999[12], ce qui laisse deviner que, malgré les apparences, il ne s'agit pas là du signe d'un tarissement des flux de personnes et de marchandises, mais plutôt de l'indice de leur passage par des filières économiques informelles. De fait, de nombreux migrants tunisiens opèrent dès 1988 une reconversion dans les activités d'échange depuis la Libye. Rapidement un réseau commerçant se dessine, animé par des changeurs et des passeurs qui écoulent les produits acheminés clandestinement de l'autre côté des frontières et même au-delà, puisque cette économie transfrontalière a des ramifications jusque dans l'ensemble de la Tunisie et de l'Algérie voisine[13].

---

8 1 dinar libyen = 0,63 euros ; 1 dinar tunisien = 0,60 euros.

9 Cf. PLIEZ, Olivier (sous la direction de), La nouvelle Libye, op. cit.

10 L'Union du Maghreb arabe a été créée en février 1989 entre l'Algérie, la Libye, le Maroc, la Mauritanie et la Tunisie [NDLR].

11 Cf. CHANDOUL, Mustapha ; BOUBAKRI, Hassan, "Migrations clandestines et contrebande à la frontière tuniso-libyenne", Revue Européenne des Migrations Internationales, vol. 7, n° 2, 1991, pp. 155-162.

12 Cf. KHACHANI, Mohamed, Dialogue on migration cooperation in the Western Mediterranean, Geneva : ILO, 2002, document de synthèse, 36 p., consultable sur le site www.iom.int

13 Cf. BOUBAKRI, Hassan, "Échanges transfrontaliers et commerce parallèle aux frontières tuniso- libyennes", Monde Arabe, Maghreb Machrek, n° 170, octobre-novembre 2000, pp. 39-51.

La désorganisation des rouages économiques de la Libye et la faiblesse du dinar transforment donc en l'espace de quelques années le pays en un vaste marché régional d'importation et de réexportation des produits subventionnés. Sans pour autant remettre en cause les flux migratoires, le négoce de produits libyens permet donc à nombre de ceux qui le pratiquent de trouver une activité de substitution à l'immigration telle qu'elle se pratiquait jusqu'à la fin des années 80. Surtout, ce commerce, longtemps demeuré celui des migrants, devient celui des opérateurs internationaux.

Les quartiers centraux de Tripoli, adossés à la médina et à proximité du port, se sont en conséquence, à la faveur de la crise que la Libye a traversée durant les années 80 et 90, transformés en place commerçante où se nouent les transactions entre commerçants maghrébins et importateurs et semi-grossistes libyens ayant des contacts à Istanbul, Dubaï et les zones commerciales asiatiques. Le réseau de circulation des personnes et des marchandises qui relie la Libye au Maghreb s'inscrit donc aujourd'hui dans une chaîne commerciale transnationale qui entraîne la multiplication des intermédiaires pour le passage des frontières et la revente des produits. Au bout de cette chaîne, les migrants subsahariens et maghrébins, mais aussi égyptiens, irakiens, palestiniens ou soudanais que la Libye sous embargo a accueillis durant les années 90 trouvent jusqu'à nos jours de multiples occasions d'emploi dans les activités de négoce.

La rue Rachid, artère centrale qui sépare la médina des boutiques et entrepôts du commerce avec le Maghreb, s'équipe depuis peu d'hôtels de catégorie moyenne, aux alentours de 40-60 dinars la chambre (30 à 50 €), mais aussi de centres commerciaux destinés à attirer le chaland de la capitale. Le quartier change rapidement d'aspect, s'ouvre désormais aux familles et accueille les négociants qui viennent séjourner dans la capitale. Les Africains se situent donc dans un entre- deux discret entre touristes et commerçants maghrébins.

Les recompositions du Tripoli des Africains

Depuis quelques mois, tous les Africains présents à Tripoli sont formels : « Kadhafi n'a plus besoin de nous maintenant qu'il a de bonnes relations avec l'Europe », ce que confirment les faits. En juillet 2004, les diplomates africains en poste à Tripoli sont informés du lancement de procédures de rapatriement : 5 600 personnes, des Nigérians, des Ghanéens et des Égyptiens, sont rapatriées entre juillet et novembre 2004 sur des fonds de la coopération italienne. Le régime libyen organise aussi des charters et aurait procédé à 43 000 procédures d'éloignement du territoire en 2003 et à 54 000 en 2004. Devant les ambassades africaines, les files de migrants qui demandent à bénéficier des procé- dures de rapatriement volontaire s'allongent[14]. Pour ceux qui restent, le quotidien devient plus dur : les salaires se sont effondrés, 130 à 150 dinars libyens par mois (82 € à 95 €).

Les traces de la présence africaine disparaissent des rues de Tripoli depuis que les rafles de la police s'intensifient. Les travailleurs jour- naliers, si nombreux par le passé dans la capitale, n'ont plus le droit de stationner le long des voies rapides en attente d'une embauche, assis sur les trottoirs que, dans toutes les localités libyennes, on nomme les "Tchad". Pourtant, concède un Malien, si « la pauvreté force les Libyens à travailler, il y a

[14] Cf. BREDELOUP, Sylvie ; ZONGO, Mahamadou, "Quand les frères burkinabé de la petite Jamahiriyya s'arrêtent à Tripoli", Autrepart, n° 36, 2005, pp. 123-147.

de l'emploi pour les étrangers, mais les Libyens s'adressent désormais aux Maliens sans passer par le "Tchad" ». Alors, en attendant, beaucoup bricolent, marchent ; on les retrouve dans les marchés de la médina ou dans le souk africain, un peu au sud de la gare des bus en partance pour Sebha. Ils ne sont donc plus en position d'attente, mais en position de promeneurs dans la ville, et cette fluidité forcée accroît encore l'impression d'une ville que les Africains quittent car ils n'y sont plus les bienvenus. Reste les noms : hôtel Afrique, café Afrique, restaurant Afrique... Car les Libyens, pour s'attirer les bonnes grâces des autorités, ont pris l'habitude de nommer leurs boutiques du nom du dogme politique du moment : « Tous les Arabes » lors du panarabisme, « Afrique » déclinée sur tous les modes et présente sur tous les supports jusqu'au début des années 2000, lorsque le régime libyen allait chercher au sud du Sahara des alliés disposés à le soutenir dans ses initiatives pour briser l'isolement international.

Si l'Afrique disparaît de l'iconographie officielle, les Africains sont toujours bien présents : Ghanéens, Nigérians, Tchadiens, Soudanais pour l'essentiel, mais dans un périmètre toujours plus circonscrit, entre commerçants et touristes qui fréquentent l'une ou l'autre partie de la médina. Aux premiers ils apportent des bras, aux seconds des produits touristiques. Dernière vague de migrants, les Subsahariens se sont donc au fil des années 90 fondus dans ce quartier, cherchant à s'y faire embaucher aux marges des activités économiques dominantes, zigzaguant entre les camions et les bus, vendant des vêtements à même le sol au voisinage des Libyens de condition modeste. Pour ceux qui disposent de capitaux, deux marchés ont été créés, à l'intérieur et à l'extérieur de la médina.

Le marché africain de la médina se limite à un périmètre étroit mais dense où des commerçants africains proposent des produits du commerce ethnique : onguents, vêtements, cassettes, cédéroms musicaux ou vidéo-CD et appareils électroniques. Mais les composantes du continent africain ne sont pas également représentées puisque les Tchadiens arabes sont très présents, et selon un Nigérien ce marché est celui des Soudanais. Les uns et les autres correspondent en effet au premier cercle de ce que l'on qualifie parfois un peu rapidement de migrants subsahariens en Libye, puisque lors du recensement de la population de 1995, Soudanais (70,4 %), Tchadiens (13,2 %) et Nigériens (4,4 %) représentaient l'écrasante majorité des résidents africains en Libye (près de 90 %). Une clientèle cosmopolite de migrants originaires du monde entier fréquente aussi le marché car si les produits vendus sont identiques à ceux que l'on trouve dans les échoppes du quartier, les prix sont ici moins élevés.

Les contours du marché africain épousent ceux du dédale des rues de la médina. Même s'il jouxte l'animation de la gare centrale des bus, il en demeure nettement séparé par le mur d'enceinte. Les ruelles qui lient les deux lieux atténuent à peine l'impression de véritable frontière entre l'espace commerçant presque clos et la gare ouverte sur les grandes rues alentour. Ce cloisonnement convient aux migrants subsahariens qui fréquentent le marché quotidien, nombreux à déclarer « qu'ici au moins on est tranquille, personne ne nous dérange comme dans le reste de la ville ». C'est en effet là que toute la communauté africaine se retrouve : ceux qui vivent dans le quartier, ceux qui y commercent ou bien ceux qui travaillent dans les fermes autour de la ville et viennent ici passer leur vendredi, journée de repos hebdomadaire. Ce voisinage étroitement circonscrit trace les contours entre migrants tolérés et migrants exclus. Les Africains se cachent et sont cachés au regard extérieur par les remparts de la médina dans un marché protégé des pluies hivernales par des bâches tendues entre les échoppes.

Les rues alentour n'échappent cependant pas à cette "ambiance sahélienne". Aux abords du souk, la plupart des échoppes appar- tiennent à des propriétaires libyens qui louent ces petites boutiques de 2 à 3 m^2 à la municipalité pour 30 dinars le m^2 et qui embauchent des vendeurs africains. L'un d'eux vendait l'an dernier des vêtements, cette année des CD, car il s'adapte à la demande : « Tout cela est normal, précise-t-il. Tripoli a toujours été une ville commerçante en relation avec l'Afrique ». La clientèle africaine s'approvisionne ici en clips musicaux de chanteurs à la mode ou bien de prêches des églises pentecôtistes. Mais les Maghrébins et les Libyens viennent aussi acheter des vidéo-CD où l'on peut voir des Africaines en train de danser de manière suggestive. De nombreux fonds de commerce correspondent à des salons de coiffure aux couleurs criardes, où des tableaux figurent des visages avec toutes les coupes de cheveux à la mode en Afrique noire.

De nombreuses échoppes de couture sont ouvertes. Les couturiers tchadiens utilisent des tissus aux couleurs africaines importés d'Asie afin de tailler et de coudre des robes, des boubous, des moustiquaires que des commerçants écoulent ensuite au Tchad. Ces activités ne sont donc pas confinées aux villes sahariennes de Koufra et Sebha et confirment encore un peu plus l'articulation entre les deux réseaux du commerce qui animent Tripoli, entre Méditerranée d'un côté et Maghreb et Sahara de l'autre. Le Tchad, pays enclavé, trouve ses sources d'approvisionnement dans les ports des pays voisins : Soudan, Nigeria, Libye. Sur les milliers de kilomètres d'itinéraires terrestres, des escales sont créées par des petits commerçants à la recherche d'occasions commerciales, d'une meilleure plus-value, là où la présence de communautés africaines est suffisante pour créer un marché de consommation local, proposer les compétences de tailleurs, couturiers ou marchands et permettre à ces derniers de s'inscrire dans les réseaux du négoce transnational créés par les générations précédentes de commerçants et de migrants.

Le second souk africain se situe à l'extérieur de la médina, au sud de la rue Rachid, là où se concentre l'essentiel du négoce maghrébin. Il ressemble aux marchés d'Afrique de l'Ouest dans sa morphologie, carré, composé de bâtiments en rez-de-chaussée et cerclé par un enclos grillagé. Le long des allées perpendiculaires qui forment la trame du plan en damier, 300 boutiques restent ouvertes jusqu'à 22 h 30 tous les soirs. Ce nouveau marché à destination de la commu- nauté africaine de Tripoli est rapidement devenu l'un des principaux lieux de sociabilité, particulièrement visible lorsque le samedi soir au moins mille personnes sont présentes. On y trouve à peu près les mêmes produits que dans le souk de la médina : des vêtements, des cantines métalliques, des cafés, des boutiques de CD et vidéo... La location d'un emplacement auprès du hars al baladiya (la police municipale) procure à la municipalité un revenu de 60 000 dinars par mois environ à raison de 100 dinars plus 100 dinars libyens pour le présentoir. Pour un montant pareil, on comprend que la municipalité soit réticente à appliquer les consignes gouvernementales de ne plus employer les Africains. D'autant plus que dans ce souk les Africains paient 200 dinars par mois ce que les Libyens ne paieraient que 60.

Les emplacements sont donc loués pour l'essentiel par des Africains, cependant pas les mêmes que ceux qui commercent et fréquentent le souk de la médina. Quatre Soudanais, de 25 ans environ, tiennent un stand de montres et de lunettes de contrefaçon. Membres de la communauté darfourienne de Khartoum, ils débutent leurs activités commerciales grâce à la mise de départ que leur famille leur a donnée ; ces fonds leur permettent d'acheter au Caire des produits qu'ils écoulent dans la capitale soudanaise. Après avoir

arrondi leur pécule dans cette première expérience égyptienne, ils décident de se rendre en Libye où les bénéfices sont réputés être plus importants. Forts de ces expériences, ils précisent d'ailleurs qu'ils préfèrent commercer ici plutôt que dans le marché de la médina, trop pauvre, trop sale, pas assez fréquenté. Au milieu de l'animation du marché, deux jeunes Marocaines tiennent un café avec des sièges de l'autre côté de l'allée. Elles sont originaires de Casablanca mais vivent en Libye avec leurs parents qui y ont immigré depuis une génération. Étudiantes en anglais à l'uni- versité de Tripoli, elles gagnent au souk de quoi se constituer un petit pécule. Leur café a un nom qui tranche avec les enseignes habituelles, puisqu'il n'est ni le rendez-vous de "tous les Arabes" ou de "tous les Africains" comme on le voit un peu partout en Libye, mais de "tout le monde".

Après une décennie où l'africanité a servi de discours de politique internationale à Muammar al-Kadhafi, le régime tente aujourd'hui clairement de faire disparaître les traces visibles de la présence africaine à Tripoli, mais aussi dans l'ensemble de la Libye. Pourtant, au-delà de l'épiphénomène que constitue le transit des migrants vers l'Europe, des centaines de milliers de Subsahariens et de Nord-Africains sont familiers de la Libye où ils commercent et travaillent depuis des décennies dans tous les secteurs d'activité. Face à ces faits, le consensus qui s'établit aujourd'hui pour considérer tout migrant africain présent au Maghreb comme un candidat potentiel à la traversée des détroits méditerranéens mérite pour le moins d'être nuancé, de même que l'argument d'une opposition séculaire entre Arabes et Noirs ne fait que contribuer à appauvrir une réalité pleine de nuances. Car à la suite des Maghrébins et des Égyptiens, les migrants subsahariens correspondent aussi à une nouvelle génération qui s'inscrit dans la "fabrique" de circulation des hommes et des marchandises que représente la Libye depuis trois décennies.